

EASY RIDERS FILMS ET JHR FILMS
PRÉSENTENT

HIAM
ABBASS

AMINE
BENRACHID



74. Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Berlinale Panorama
Opening Film

SEULS LES REBELLES

UN FILM DE
DANIELLE ARBID

EASY RIDERS FILMS ET JHR FILMS PRÉSENTENT



76. Internationale
Filmfestspiele
Berlin

Berlinale Panorama
Opening Film

SEULS LES REBELLES

UN FILM DE
DANIELLE ARBID

AVEC HIAM ABBASS, AMINE BENRACHID, SHADEN FAKIH, ALEXANDRE PAULIKEVITCH ET CYNTHIA EL KHAZEN

2026 - 1H38 - FRANCE - DCP - COULEUR

AU CINEMA LE 24 JUIN 2026

DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS SUR WWW.JHRFILMS.COM

DISTRIBUTION

JHR FILMS
JANE ROGER ET ARNAUD DOMMERC
WWW.JHRFILMS.COM
09 50 45 03 62

PRESSE

MAKNA PRESSE
CHLOÉ LORENZI
01 42 77 00 16
INFO@MAKNAPR.COM

ASSOCIATIONS

ISABELLE BENKEMOUN
06 03 93 17 41
ISABELLEBK.PINTO@GMAIL.COM

SYNOPSIS

Suzanne, veuve d'une soixantaine d'années, fait la connaissance d'Osmane un soir à Beyrouth... Il est jeune, noir, soudanais, migrant sans papiers. Elle est libanaise d'origine palestinienne, et a le double de son âge... Ils tombent amoureux. Le Liban est au bord du précipice. Alors que leur amour déclenche une levée de boucliers, au cœur du chaos ambiant, Suzanne et Osmane résistent.



ENTRETIEN AVEC DANIELLE ARBID

D'où vous est venue l'idée et le postulat de départ du film ?

Mon film résonne avec notre époque particulièrement inquiétante... que ce soit en Orient et maintenant en Occident. Je vis à la lisière des deux. Et la liberté est devenue une bataille de tous les jours, un enjeu global. Le cinéma, comme tout art, est politique. Suzanne et Osmane forment un exemple de lutte. Ils se trouvent à Beyrouth, de nos jours. Il est réfugié soudanais sans-papiers. Elle est d'origine palestinienne. 40 ans les séparent. Elle le défend dans la rue alors qu'il est en train de se faire tabasser... Ils tombent amoureux.

Enfermés dans des conventions qui ne leurs sont pas adaptées, cette femme modeste et courageuse et cet homme en situation vulnérable, luttent contre une société entière. Ils imposent leur amour comme un bras d'honneur. Mais tout a un prix...

Cela dit, cette histoire est métaphorique pour parler de lutte. Tous mes films, documentaires ou fictions ; PASSION SIMPLE, UN HOMME PERDU ou SEULE AVEC LA GUERRE, etc. sont marqués par une sorte de révolte et de scandale. Je me garde bien de théoriser ou de revendiquer un quelconque statut, mais je ne cesse de travailler la question de la confrontation à l'ordre établi.

Le générique d'ouverture du film détaille les problèmes rencontrés lors de la production prévue à Beyrouth et le changement de plans dû aux événements géopolitiques, à savoir la guerre. Comment vous êtes-vous adaptée à la situation ?

C'est un film qui résiste par son fond et par sa forme. Il est entièrement réalisé en transparence. Et ce choix technique s'est imposé pour que le film existe de la plus belle manière, alors que l'argent manquait et que le Liban était inaccessible.

Au moment où nous devons tourner, Israël bombardait Beyrouth et le Sud. Comme aujourd'hui... J'ai pensé qu'on allait assister à la fin du Liban. Mon film est devenu une fenêtre cinématographique sur mon pays d'origine, à ce moment-là. J'ai eu tellement peur que Beyrouth ne se transforme en un tas de ruines sous les bombardements israéliens, que j'ai décidé de sauver chaque décor de cette histoire, de la filmer rue par rue afin de prouver qu'elle a existé. Ainsi j'ai eu cette idée de transparences. La production m'avait proposé de le transposer le Liban à Marseille ou quelque part en France. Mais j'ai refusé, car je voulais absolument documenter.



Aviez-vous l'intention que cette histoire soit prise au pied de la lettre ou plutôt comme une parabole ? Que répondez-vous à ceux qui trouvent le postulat improbable ou farfelu ?

Mon film pourrait s'apparenter à TOUT CE QUE LE CIEL PERMET de Douglas Sirk réalisé en 1955 et à TOUS LES AUTRES S'APPELLENT ALI de Fassbinder et plus récemment à ce film roumain de Radu Jude, BAD LUCK BANGING OR LOONY PORN. Il raisonne avec tout un pan du cinéma qui se fonde sur le principe des antithèses qui raconte la quête d'un même idéal, la recherche entêtée d'une justice sociale et d'un monde empathique. Et aujourd'hui plus que jamais on a besoin de s'accrocher à cet idéal - qui est en voie de devenir une fiction.

SEULS LES REBELLES est, comme je l'ai dit, une métaphore, un exemple de courage mais aussi une satire, car le Liban me fait penser à une opérette. Un pays où les détails de la vie courante sont racontés et dramatisés à bloc, où le rire est devenu une forme de résilience. Un pays habitué à tout genre de catastrophes, qui se moque de lui-même.

Avez-vous toujours pensé à Hiam Abbass pour le rôle principal ? Comment a-t-elle contribué à façonner le personnage et le film ?

Hiam Abbass est la première actrice que j'ai choisie pour mon premier court-métrage, intitulé RADDEM, produit par le GREC en 1998. Une grande amitié nous lie depuis. Au fil des ans, j'ai vu Hiam évoluer professionnellement, avec intelligence et sans opportunisme. Son talent, sa beauté et surtout sa liberté de choix sont rares et précieux dans le paysage cinématographique.

Le travail avec Hiam est une pure partie de plaisir. C'est une partenaire idéale. Notre foi l'une dans l'autre, guident nos

décisions. Tout est fluide. On se comprend. Un/e cinéaste a besoin d'être aimé.e pour créer tout un monde et qu'il soit beau. Et avec Hiam je n'ai jamais douté de cet amour.

Puis j'ai rencontré Amine qui est tout aussi généreux et doué. Impressionnant. Travailler avec eux deux comme avec tous les acteurs et les techniciens de ce film était réjouissant. On s'est retrouvés tous dans ce studio en banlieue parisienne, téléportés chaque matin, en direct au Liban. Une idée folle... Et ils y ont cru.

Suzanne a des origines palestiniennes qui la marginalisent à Beyrouth. Ce trait de caractère est-il inspiré de Hiam ? De même, pourquoi le personnage d'Osmane joué par Amine Benrachid devait-il lui aussi être un étranger ?

L'accent palestinien est particulier, très difficile à effacer. Étant très proche de l'accent libanais, il devient insidieux. Au lieu de le corriger, et que cela devienne une obsession de chaque instant, je voulais libérer Hiam et nous avons décidé de le garder. Et puis, au Liban les Palestiniens sont nombreux et beaucoup sont ostracisés. Ainsi qu'ailleurs dans le monde. C'est une bataille supplémentaire d'être palestinien aujourd'hui. Cela me tenait à cœur de défendre cette appartenance dans le film. Comme le fait d'être soudanais pour Amine. Ce sont deux peuples qui souffrent et qui luttent.

Amine Benrachid est soudanais et tchadien, il est arrivé en France en tant que réfugié il y a quelques années, dans un bateau, à travers la méditerranée. Il s'est construit seul contre l'adversité. C'est un jeune acteur mûr et porté par son incroyable expérience de vie. Un homme bienveillant. Avec Hiam Abbass le couple s'imposait. Et ils se sont immédiatement compris. Du coup ils pouvaient s'aimer. Nous avons fait des dizaines de séances de travail pendant deux ans, car le film avait du mal à se financer.



Cette histoire repose par ailleurs sur un principe de contraste. Et je voulais défendre cette idée féministe qu'une femme de 70 ans puisse tomber amoureuse d'un homme de 30 ans. Rien ne l'empêche. Je voulais créer une opposition à tous les plans ; l'âge, la couleur, l'appartenance, la religion. Et puis au final que l'amour gagne. Suzanne et Osmane sont deux héros exemplaires, à mes yeux, comme dans les vieux films. Deux êtres blessés, sur le fil mais toujours combattifs.

Les deux personnages principaux se heurtent au monde extérieur, mais sont aussi entourés d'un petit groupe de personnes qui soutiennent leur amour, parmi lesquelles des membres d'autres communautés marginalisées. Quel message voulez-vous faire passer à travers ces contrastes, dans le contexte libanais et au-delà ?

Le Liban est aussi un tout petit pays très métissé, et riche de ses différences, ou des libanais de toutes les religions et de toutes les appartenances, vivent avec les réfugiés palestiniens, syriens, arméniens, etc. Un cas unique.

Ceci dit, il a toujours été un laboratoire des bouleversements régionaux et mondiaux. En apparence ouverte, généreuse, la société libanaise fonctionne en réalité, par catégories très cloisonnées. Au jeu du délit de faciès, la classe sociale présumée compte au moins autant que la couleur de peau. Et le racisme le plus flagrant reste celui-ci. Un lieu par excellence de chocs de cultures...Mais aussi d'histoires !

J'ai aussi choisi des symboles de résistance pour incarner les personnages de mon film. Shaden, qui joue la fille de Hiam, est réfugiée politique en France en raison de ses critiques virulentes contre la religion et le Hezbollah, elle qui est chiite et ouvertement queer.

Alexandre Paulikevitch, qui joue Loyal, est activiste politique et danseur. Il a été attaqué encore il y a quelques mois, parce qu'il défiait les religieux chrétiens et musulmans et dansait de manière extravagante, se présentant en tant que femme.

Ceci dit, je ne règle pas de comptes. J'ai écrit cette histoire d'amour pour apaiser ma colère et me consoler. Je la raconte pour soulager mon impuissance, celle que suscite en moi l'actualité, les drames du Liban et ceux du monde, ceux des réfugiés, auxquels on assiste sans pouvoir y faire grand-chose. Tous ces gens qui errent perdus et blessés. Ce climat raciste et odieux qui se met progressivement en place dans nos existences ... La montée des extrémismes. SEULS LES REBELLES expurge cette rage-là.

Certaines scènes extérieures semblent utiliser un fond vert, ce qui donne au film un aspect onirique, irréel. Quels ont été les aspects techniques du tournage qui vous ont permis de recréer Beyrouth à l'écran et qui, peut-être, éloignent le film du réalisme ?

J'ai filmé en deux temps. L'idée était simple : tous les décors devaient être filmés par une équipe libanaise de manière très préparée, précise et dépeuplée. J'ai dirigé le tournage à distance depuis Paris, pendant que Beyrouth était en urgence absolue, sous les drones et les avions israéliens... Ces images ont ensuite été rétroprojetées au studio de la Montjoie, en banlieue parisienne. La transparence est un procédé mêlant dans un plan une projection de film à une prise de vues. Dans les vieux films, il a été très utilisé pour des scènes montrant des personnages situés dans des avions, trains ou voitures... Certains cinéastes comme Ken Russel, Kubrick, Ruiz, Von Trier ou Mandico plus récemment, etc. l'ont aussi utilisé en le détournant, mais aucun long-métrage à ma connaissance n'a été entièrement réalisé de cette manière.

Et le résultat était assez hypnotique, au regard de l'abîme entre



l'image projetée sur l'écran et son animation en quelque sorte par la lumière, le jeu, les déplacements des acteurs et les objets réels qui les entourent. Avec Céline Bozon, ma chef opératrice, nous avons étudié une manière de jouer sur l'inclinaison des corps, les proportions d'angles, la valeur et la variété des plans, etc. C'est un dispositif singulier et ambitieux pour faire exister un film... et un pays alors impossible à filmer.

Pour cela je voulais le partager avec le spectateur, lui expliquer que ce qu'il s'apprête à voir est une expérience, une illusion. Je l'ai inscrit sur les images de Beyrouth en début du film.

Par ailleurs, je travaille aussi la vidéo et la photo. Expérimenter des formes est ce qui m'intéresse dans le cinéma. Je filme « avec ce qu'il y'a » comme disait Chantal Akerman.

Tout au long du film, on a l'impression d'une société au bord du gouffre, où les défis auxquels elle est confrontée rendent les gens moins tolérants et plus conflictuels. Parallèlement, le film semble prôner l'idéalisme et l'espoir, tout en cherchant à renouer avec une humanité partagée. C'est un autre contraste majeur du film...

Je ne pense pas que la société libanaise est plus raciste que la société française. Mais le Liban est un pays où l'on évoque sans complexe le pire, on vit avec, et même on en rit... Et je voulais représenter cette veine auto-satirique dans le film.

Ce langage brut et décomplexé correspond à une manière de parler. Lorsque j'ai tourné certains épisodes à Beyrouth de ma série vidéo CONVERSATIONS DE SALON (consultable dans les collections du Centre Pompidou), j'ai pu l'observer. Le sarcasme, la cruauté et l'exagération sont une manière de stigmatiser ou de guérir. Dans mon scénario, certaines scènes sont peut-être

offensives. Mais le film dépasse le cadre de la dénonciation pour nouer avec le mélodrame humaniste.

C'est un film humble, mais subversif, loin des idées reçues, à contre-courant et j'aimerais que les spectateurs le perçoivent comme un film sur la bonté. Il exprime pour moi ce sentiment primitif, qui fait que certains êtres humains bataillent pour rester en vie et d'autres - peut-être plus courageux - se battent pour s'aimer et se sentir en vie. C'est de ces derniers dont il s'agit.





FILMOGRAPHIE

2026 SEULS LES REBELLES
2020 PASSION SIMPLE
2015 PEUR DE RIEN
2012 BEYROUTH HÔTEL
2007 UN HOMME PERDU
2004 DANS LES CHAMPS DE BATAILLE

DANIELLE ARBID

Danielle Arbid est une cinéaste et une vidéaste française, d'origine libanaise. Ses films de fiction **DANS LES CHAMPS DE BATAILLE**, **UN HOMME PERDU**, **PEUR DE RIEN** ou **PASSION SIMPLE** ont été sélectionnés à Cannes, en Sélection Officielle et à la Quinzaine des Cinéastes, aux festivals de San Sébastian, Toronto, New York, San Francisco, Locarno, Busan, Tokyo, Zurich, etc.

Elle a été récompensée successivement par le Léopard d'Or vidéo au festival de Locarno pour la série **CONVERSATION DE SALON** et par le Léopard d'Argent pour **SEULE AVEC LA GUERRE**. Elle a également été lauréate du programme Villa Médicis hors les murs, reçu le Prix Albert Londres et le Grand prix du festival de Milan, le Reflet d'or du festival de Genève, ou encore le Prix de l'Académie Lumière de la presse étrangère en France...

S'intéressant à différentes formes de narration, Danielle Arbid alterne les fictions et les vidéos. Ses œuvres ont été présentées ou achetées par plusieurs institutions et musées, notamment le Centre Pompidou, le MAK - Musée des Arts Appliqués en Autriche, le musée des Beaux-Arts de Rennes, le Mac / Val, la Fondation Boghossian à Bruxelles ou les Abattoirs de Toulouse...

Sa vidéo intitulée **ALLO CHERIE** a été présentée à la Biennale d'art de Venise en 2022.

Le travail de Danielle Arbid a bénéficié de plusieurs rétrospectives dans le monde (Gijon, Bastia, Paris cinéma, La Rochelle, De Popoli). Elle a fait l'objet d'un film portrait en 2017 dans la série « Cinéma de notre temps » créée par André S. Labarthe.

Danielle Arbid est aussi photographe et occasionnellement actrice.

En 2022, elle a mené la direction artistique et réalisé les premiers épisodes de la série **66.5** pour Canal +, diffusée en septembre 2023. Elle a dirigé et réalisé dernièrement la série **SINGAPURA** en Asie pour Canal + également, qui sera visible en septembre 2026.



HIAM ABBASS

Hiam Abbass, actrice et réalisatrice palestinienne, est née à Nazareth et a grandi dans le petit village de Deir Hanna, en Galilée. Elle a fait ses débuts au théâtre palestinien El-Hakawati, à Jérusalem-Est, dans les années 80. Après un passage à Londres, Hiam Abbass s'est installée à Paris, en France.

Aujourd'hui, elle mène une carrière internationale, entre l'Europe, l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et les États-Unis, allant de films d'auteur aux productions hollywoodiennes. Elle est connue pour ses rôles dans SATIN ROUGE, PARADISE NOW, FREE ZONE, MUNICH, THE VISITOR, LEMON TREE, IN SYRIA, BLADE RUNNER 2049 et GAZA MON AMOUR. Elle a travaillé avec des réalisateurs de renom du monde entier, tels que Yousry Nasrallah, Hani Abu Assad, Steven Spielberg, Jim Jarmusch, Denis Villeneuve, Tom McCarthy, Terrence Malick, Eran Riklis, Radu Mihaileanu, Amos Gitai, Ridley Scott et bien d'autres.

Polyglotte et passionnée, elle continue de parcourir le monde sur les plateaux de cinéma. Elle a été nominée et a remporté plusieurs prix pour ses performances dans divers films. Ces dernières années, elle s'est fait connaître pour son rôle de Maysa dans la comédie primée RAMY SUR HULU, et celui de Marcia Roy dans la série SUCCESSION de HBO. Hiam Abbass a aussi été l'affiche du documentaire BYE BYE TIBÉRIADE réalisé par Lina Soualem explorant sa propre histoire familiale.



AMINE BENRACHID

Amine Benrachid est un acteur français d'origine sud-soudanaise et tchadienne. Il a été formé à l'École Kourtrajmé, une école de cinéma alternative et gratuite à but non lucratif fondée par Ladj Ly, réalisateur du film *LES MISÉRABLES*, qui vise à démocratiser le cinéma en formant des talents issus de la diversité et sous-représentés dans les domaines de la réalisation et des arts visuels. *ONLY REBELS WIN* marque ses débuts en tant que rôle principal dans un long métrage.

FICHE ARTISTIQUE

AVEC

Suzanne..... **HIAM ABBASS**
Osmane..... **AMINE BENRACHID**
Sana..... **SHADEN FAKIH**
Loyal..... **ALEXANDRE PAULIKEVITCH**
Lamia..... **CYNTHIA EL KHAZEN**

FICHE TECHNIQUE

Réalisatrice..... **DANIELLE ARBID**
Scénario..... **DANIELLE ARBID**
développé avec le soutien de la Région Île-de-France
Image..... **CÉLINE BOZON**
Montage..... **CLÉMENT PINTEAUX**
Costumes..... **PAULINE BERLAND**
Maquillage et coiffure..... **HERMIA HAMZAoui**
Casting..... **TATIANA VIALLE, MONA KHAouLI**
Son..... **EMMANUEL ZouKI, BRUNO EHLINGER**
Musique originale..... **BACHAR MAR KHALIFÉ**
Assistante de réalisation..... **CAMILLE FLEURY**
Production déléguée..... **MARIE BRILLANT**
Coproduction..... **AMANDA TURNBULL, ZIAD SROUJI**
RISE STUDIOS,
ARAB RADIO AND TELEVISION NETWORK
Productions associées..... **DAVID THION, PHILIPPE MARTIN**
LAURE PARLÉANI, OLIVIER PÈRE
RÉMI BURAH
Production..... **EASY RIDERS FILMS, ABOUT PRODUCTIONS**
NADIA TURINCEV, OMAR EL KADI
GEORGES SCHOUCAIRV



jhr
FILMS